

INTRODUCTION

Penser les mondes intérieurs des dominés : des tensions sociales à l'onirisme social

La science sociale est écartelée entre deux tendances révélatrices des difficultés à penser les classes populaires et de manière générale les opprimés. Un premier courant de pensée insiste sur la reproduction de l'ordre établi, avec, en queue de comète, une science politique appuyant l'idée d'une faible participation des dominés à la chose publique. On aura reconnu le point de vue de P. Bourdieu et de son école, mais aussi tout le courant fonctionnaliste américain, les Foucaaldiens des disciplines ou du bio-pouvoir et l'anthropologie urbaine des cultures marginales. Un second courant, animé par des historiens comme C. Tilly, E. Hobsbawm, R. Guha, P. Joutard ou E. Thompson, soutenu par la sociologie politique française des mobilisations, les *subaltern studies* ou les *cultural studies*, entre autres, privilégie l'approche active des dominés en rendant compte des capacités d'entrée dans l'action collective, des émeutes paysannes de jadis, jusqu'aux protestations des « sans » (sans papier, sans logis...) en passant par les grèves ouvrières. Par extension, les soulèvements d'esclaves ou de déportés indiquent qu'effectivement, que ce soient les Noirs écrasés par la ségrégation raciale, les ouvriers des chaînes de montage des grandes usines fordiennes, les esclaves des plantations ou les détenus des camps, on constate aisément des capacités de mobilisation, de résistance des opprimés. Comment penser ce hiatus entre deux champs de recherches qui ont apporté chacun de larges preuves de leur validité scientifique ?

Au travers d'une étude de cas, l'ambition de cet ouvrage est de montrer l'articulation entre les deux « cultures » à l'échelle d'un individu. En étudiant de près un « dominé », un enfant d'une famille ouvrière destiné à la condition ouvrière, on va tenter d'approcher au plus près les deux dispositions que l'on vient de mentionner rapidement. Plus précisément, il s'agira de montrer comment, dans un monde donné où, a priori, tout prédestinait Georges à suivre le chemin de l'usine, il est possible de comprendre comment cet acteur, devenu à un moment donné de sa vie un ouvrier des « Temps modernes », est parti vivre « dans la rue ».

Ce livre repose sur une idée simple qui sera fouillée dans les différents chapitres : l'ordre social ne se reproduit pas mécaniquement chez

les dominés. Parce qu'ils s'affrontent à un monde qui « fait mal », ils ne s'approprient pas toutes les réalités vécues comme des réalités « ordinaires ». Le monde social s'impose à eux par l'obligation et souvent par la force, tout en offrant, par cette extériorité de la domination, les possibilités d'introduire de la distance. Cette distance des classes populaires est connue et bien documentée. Elle s'exprime, dans la « culture populaire », par des manifestations de méfiance, des critiques ouvertes, des signes d'ironie, des refus, des contestations organisées. Cette distance est beaucoup moins abordée en science sociale quand il est question de sonder l'intérieur des cerveaux, ce que chacun s'accorde à appeler un habitus. Le monde social, dans ses structures mêmes, crée des brèches dans les habitus. Or, plus les violences sociales sont extrêmes, et plus les dispositions à la dissidence sont fortes¹, même si les maîtres parviennent souvent avec succès à museler les oppositions dans le sang. Spartacus, Sobibor ou les soulèvements réguliers d'esclaves dans les Amériques noires attestent de la réalité du phénomène, rapportée notamment par les milliers de témoignages de concentrationnaires². L'allégeance est quasi nulle et le parfum de rébellion dilué dans toute la population soumise de force. C'est un peu un type idéal wébérien. Dans la vie non « ordinaire » des ouvriers, une tension plus équilibrée existe entre adhésion et défection car la vie routinière hors de l'usine redevient davantage acceptable, même si le cadre de vie et le « pouvoir d'achat » sont tout relatifs. Si l'enjeu du livre est de comprendre comment un jeune ouvrier va devenir « par choix » un réfractaire, il donne surtout à voir des circulations entre la vie ouvrière et la vie sous-prolétaire³. La capacité à agir sur sa propre vie – *l'agency* – est donc paradoxalement activée par la domination elle-même, ce qui signifie un jeu de tensions, de prises et de déprises au sein d'une existence en souffrances. Cette agencéité sera étudiée de très près dans cet ouvrage car l'étude de cas offre la possibilité de suivre la personne et d'entrer dans son monde.

1. FANON F., *Les damnés de la terre*, Paris, Gallimard, 1991; DORLIN E., « La violence comme praxis libératrice : de Frantz Fanon à l'auto-défense. Entretien avec Elsa Dorlin », in CUKIER A., DELMOTTE F. et C. LAVERGNE, *Émancipation, les métamorphoses de la critique sociale*, Bellecombe-en-Bauges, Éditions du Croquant, 2013, p. 231-250.

2. BRUNETEAUX P., « Survivre, résister et créer dans les camps totalitaires : l'exemple de la poésie concentrationnaire », in SOMMIER I. et X. CRÉTIEZ, *Les dimensions émotionnelles du politique. Chemins de traverses avec Philippe Braud*, Rennes, PUR, 2012, p. 191-208.

3. BOURDIEU P., « Les sous-prolétaires algériens », *Les Temps Modernes*, n° 12, décembre 1962, p. 1030-1051; BOURGOIS P. et J. SCHOENBERG, *Righteous Dopefiend*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press, 2009, à travers les notions de « *obsolete workers* » et de « *Lumpen abuse* »; L. WACQUANT, dans ses écrits à la fois en français et en anglais, croise les termes « *sous-prolétariat* » et « *deproletarianization* ». « Relocating Genitrication : The Working Class, Science and the State in Recent Urban Research », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 32, 1, March 2008, p. 198-205; et « le corps, le ghetto et l'État pénal. Sur le terrain avec L. Wacquant », in *Labyrinthe*, n° 31 [<http://labyrinthe.revues.org/index3888.html>].

En effectuant un récit de vie pendant presque une quinzaine d'années, en suivant cette personne dans la rue ou dans les foyers du temps de sa condition de « SDF », en poursuivant ces échanges avec elle dans son logement, un nouveau concept a émergé : celui d'onirisme social. On peut le définir succinctement – puisque tout l'ouvrage le détaille chapitre après chapitre dans ses modalités et dans ses propriétés logiques – comme l'effet de la tension sociale entre un ordre ordinaire induisant des souffrances et la disposition conséquente à la subjectivation ou, dans le langage commun, à des « prises de conscience », dont l'onirisme social constitue une de ses manifestations. Ces prises de conscience ne sont pas seulement les mises en dérision des puissants ni les résistances syndicales ou politiques, mais la mobilisation du « discours intérieur » du « sujet » : l'imaginaire, l'espoir, le rêve deviennent des dispositions, des schèmes particulièrement « producteurs » ouvrant sur des pratiques symboliques (identités plus ou moins fictives) ou des actions (changement de modes de vie). L'onirisme social constitue une mentalisation positive d'un autre monde ou d'une autre vie qui peut, du fait de l'autonomie relative de l'habitus accentuée par le décrochage relatif des structures et des institutions sociales, favoriser un certain nombre de créations imaginaires à propos de soi (récits de faits enjolivés ou grandioses qui participent d'identités imaginées) comme être au principe de passages à l'acte vers d'autres formes d'existence. « Les mondes rêvés de Georges », c'est à la fois penser des rêves qui demeurent des rêves éveillés où la personne se constitue en personnage fantasmé (roman personnel), mais aussi des rêves qui deviennent réalité au travers de styles de vie alternatifs. Seulement voilà, les rêves des dominés s'inscrivent dans un espace des possibles restreint et les agents des pouvoirs institués se rappellent souvent à eux. D'où les concepts complémentaires de tensions, de circulations, de dédoublement, notions insistant sur le voyage vers un ailleurs tout en situant toujours une personne évoluant largement dans le monde « ordinaire ».

Le concept de rêve social reste à construire ou plus exactement à « implanter » dans la science sociale des classes populaires voire des dominés/opprimés en général. Les dissidences informelles au sein des classes populaires constituent pourtant un objet à part entière dans la science sociale, des *subaltern studies* indiennes aux sociologies des « déviants » au sein de l'École de Chicago, en passant par les premières *cultural studies* anglaises autour des (fils d')ouvriers ou, encore, la récente théorie de l'agir des faibles qui a saisi l'importance du « maintien d'une image positive de soi dans des conditions extrêmes⁴ ». Les références classiques demeurent centrées sur des pratiques de résistance, depuis la célèbre enquête de Donald Roy sur le freinage des ouvriers d'usine en passant par ce carnaval du quotidien que

4. CHÂTEL V. et M. H. SOULET (dir.), *Agir en situation de vulnérabilité*, Québec, Presses de l'université Laval, 2003, p. XV.

sont les moqueries et les petits plans des manœuvres en usine⁵, ou les travaux remarquables de J. Scott sur les paysans malaisiens⁶. Dans le prolongement d'A. Strauss et de J. Scott – et plus spécifiquement D. Snow et L. Anderson à propos des « SDF⁷ » – il faut prendre au sérieux l'onirisme social dans sa double fonction matérielle de discours fictionnel apaisant et d'orientation des conduites vers un ailleurs. Poursuivre leurs recherches sur les contre-cultures, cela signifie descendre au plus près de l'individu issu de ces groupes afin de retrouver les ressources personnelles et les constructions singulières dans un cadre biographique d'études de cas. Ces logiques de subjectivation⁸ seront surtout étudiées dans le prolongement de ce que J. Scott nomme le « texte caché » des dominés pour l'opposer au « texte public ». Dans ses travaux, il se penche essentiellement sur les pratiques collectives partagées de résistance et il répertorie des manières de faire bien identifiables, comme autant de casiers ou de « classifications » : moqueries, contes, fausses déclarations, perruque, déférence minimale, débrayage, bars clandestins, siestes déguisées, coups de main, auto-mutilations, rêves de meurtre, fuite, etc. Tout cela est remarquablement ordonné par le politiste américain. Grâce à une ethnographie de longue durée, il est parvenu à rendre compte du monde intérieur *collectif* des paysans malaisiens⁹, de leurs mises à distance discrètes. Il est devenu une référence pour tous les travaux microsociologiques portant sur l'action collective¹⁰. Car il a aussi étendu son modèle à toutes les formes d'oppression sur terre¹¹.

Mais le chercheur américain n'a pas pu suivre un individu précis et dérouler ses cheminements personnels dans ce répertoire d'actions riche et complexe. Il n'a pas pensé, non plus, les créations personnelles spécifiques d'un tel ou un tel même s'il a identifié le rêve social comme dimension de la résistance personnelle. Il n'a pas pu accéder à l'intériorité d'un paysan donné, sur la longue durée, avec les pratiques concrètes de ce refusant, les choses dites du dissident et les choses uniquement imaginées par cette

5. DURAND M., *Grain de sable sous le capot. Résistance et contre-culture ouvrière : les chaînes de montage de Peugeot (1972-2003)*, Marseille, Agone, [1990], 2006.

6. SCOTT J., *Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance*, New Haven, Yale University Press, 1985.

7. Lire aussi le travail de LABERGE D. et S. ROY sur les « processus de construction d'identités itinérantes ». « Continuités identitaires et survie ? », in CHÂTEL V. et M. H. SOULET (dir.), *Agir en situation de vulnérabilité*, op. cit., p. 143-156.

8. Les intériorités des dominés sont parfois dénigrées comme une tâche impossible de la science sociale. Par exemple dans cette synthèse de AVRIL C., CARTIER M. et D. SERRE, *Enquêter sur le travail. Concepts, méthode, récits*, Paris, La Découverte, 2010, p. 77, en validant l'approche d'A. Paillet pour qui une « sociologie du "for intérieur" est peu réaliste ».

9. *Weapons of the Weak. Everyday Forms of Peasant Resistance*, op. cit.

10. L'ouvrage de M. BENNANI-CHRAÏBI et O. FILLIEULE témoigne d'une importation magistrale de ses concepts. *Résistances et protestations dans les sociétés musulmanes*, Paris, Presses de Science Po, 2003.

11. SCOTT J., *De la résistance et des arts de la résistance* (trad.) Paris, Amsterdam, 2010.

personne-là dans un temps long; autrement dit les voies incertaines des positions et des prises de position possibles qu'un individu agglomère sur plusieurs dizaines d'années, en laissant sur le côté « les branches mortes » des possibles abandonnés. Il n'a pas dessiné les compositions personnelles en demi-mesure, hésitantes, floues, contradictoires, réversibles, de tel ou tel acteur social, ces coups d'essais qui ne durent pas, ces mélanges entre plusieurs manières de vivre, par exemple à la fois dans la rue et dans un domicile, ces représentations en train d'émerger et qui demeurent fugaces ou invisibles au regard du sociologue¹². Il n'a pas pu déceler toutes les combinaisons incertaines, les allers-retours, les essais/erreurs, les cafouillages ou les mises en danger, les espoirs déçus et les attentes comblées à l'échelle d'un individu, sans doute aussi parce qu'il étudiait une communauté territorialisée.

Cet ouvrage – Les mondes rêvés de Georges – se propose justement d'entrer dans les mouvements intérieurs de « l'âme » en *poursuivant* le travail de J. Scott, en grossissant encore la focale. Par cette plongée dans le bouillon des représentations, dans le monde symbolique complexe et contradictoire d'un ouvrier réfractaire, on voudrait restituer ce qu'il y a d'institué (marquages par la famille, l'école, le territoire, la migration) et d'instituant dans son parcours, en prenant au sérieux l'idée que cet instituant peut être durable (projet de sortir des grandes usines du travail à la chaîne) comme fugace (une histoire inventée pour enjoliver sa vie devant un groupe de SDF dans un foyer un soir donné... ou devant l'enquêteur!). Il y a du « dur », et il y a du « mou » dans cette histoire de vie. Il y a un foisonnement d'acquis culturels dont on peut rendre compte assez facilement, mais il y a « en plus » ces prises de distance qui proviennent de la tension entre demeurer à sa place et « prendre la poudre d'escampette », soit en recourant à des mythes personnels, soit en privilégiant des fuites (ou « *exit* » et « *escapisme* » dans le langage d'A. Hirschmann), le tout au sein de circulations qui rendent compte d'une tension permanente entre l'ordre d'autrui et l'ordre à soi. Entre le fils d'ouvrier éduqué pour devenir un ouvrier, et l'espoir de vivre autrement, il y a une plasticité dont ce livre tente d'en restituer toute la matière en traquant aussi les formes les plus résiduelles, comme on saisirait un soupir ou ces riens, comme on dit lorsque, légèrement distrait, « on pense à autre chose ».

Dans l'usine, nul mieux que M. Durand a rendu compte de cette plasticité entre travailler à la chaîne selon les normes et passer son temps à jeter des « grains de sable sous le capot¹³ ». Dans l'univers des sous-prolétaires à la rue, Georges a aussi mis du jeu, à ceci près que sa sortie de l'usine a

12. Car l'historien sait bien que, pour lui, les mentalités populaires sont perdues à jamais et demeurent à l'état de traces indirectes, souvent saisies au travers de la « mémoire » judiciaire.

13. DURAND M., *Grain de sable sous le capot*, *op. cit.*

introduit infiniment plus de complexité dans l'appréhension de son carnaval personnel. Le monde des « (dé)prises de position » des dominés est donc difficile à appréhender parce qu'il ne suffit pas de s'appuyer sur les socialisations familiales ou les héritages locaux à la manière d'un R. Hoggart, lequel se prive d'ailleurs dans son autobiographie d'évoquer ses fantasmes, ses rêves, ses aspirations, tout ce qui alimente son énergie scolaire acharnée aboutissant à son déracinement hors de la condition ouvrière. Sa condition d'origine identique à celle de Georges témoigne cependant d'un parcours qui est l'exact opposé de celui qui va « descendre » sous le salariat. Le sociologue anglais détaille sa vie familiale populaire, l'ambiance de son quartier, sa trajectoire scolaire. Mais il ne dit rien à propos de cette force de transfuge qui va le propulser à l'Université¹⁴. C'est cette force-là, cette propension à se déprendre du destin social, que l'on va pister, force de sortie de la condition de « travailleur exploité » qui va mener Georges « dans la rue » ou plus exactement dans la bohème.

Pour comprendre cette énergie de basculement hors du cela va de soi, il faut donc traquer cette part souterraine de l'acteur, ces logiques du refus, ces discours et attentes intérieurs, ces appels du dehors qui, dans la confusion entre « la place » et « se faire la belle », ne sont pas forcément mentalisés clairement ni ne sont réductibles à des trajectoires linéaires. Du fait que cette tension structurelle entre l'adhésion et la défection se joue dans le temps d'une vie, il y a forcément des « plans » ou des logiques de bifurcation qui demeureront inexplicables car le chercheur arrive trop tard. Georges avait 54 ans au moment de la rencontre. Ce travail est l'aboutissement d'un effort visant à exhumer autant que possible les temps forts de sa vie ainsi que leur contexte d'apparition au travers d'une foule d'aiguillons mobilisateurs ou démobilisateurs; seul l'examen en situation permet d'en dégager les directions qu'ils suscitent pour l'acteur opérant ses « choix ». Mais cet examen est rétrospectif et il y a toujours un risque de surinterprétation. Ce que Georges m'a conté est parfois classé dans la catégorie des histoires de fictionnelles alors qu'il a peut-être vécu tout ou en partie ce qu'il a dit. Et l'inverse est possible aussi.

Dans ce livre, on a essayé de rendre compte de ces rêves de composition d'autres identités et d'autres modes de vie en les chevillant aux effets de l'environnement : rapports à la famille et à la fratrie dans le processus d'évolution des conditions des uns et des autres, notamment du fait d'une migration des membres de la fratrie après la mort des parents; décisions floues prises dans des situations de crise, comme mai 68 vécu à Paris; effet des opportunités de rencontre dans la rue, en particulier avec les femmes ou les groupes de buveurs, dont, parmi ces derniers, quelques-uns lui appren-

4. HOGGART R., *33 Newport Street. Autobiographie d'un intellectuel issu des classes populaires anglaises*, Paris, Gallimard/Seuil, [1988] 1991.

dront les rudiments du métier de « biffin¹⁵ » ; jeu de l'usure du corps quand les violences de la survie à la rue poussent vers l'assistanat dans l'urgence sociale, laquelle débouchera sur une nouvelle identité ; mécanismes de reconversion identitaire autour de l'alcool. Ce livre est un pari pour retrouver les désirs perdus ou les plaisirs recherchés, les plis des conduites, les détours qui précèdent les orientations ou les bifurcations, en évitant autant que possible d'essentialiser des « représentations », des « préférences culturelles ». Bien sûr, Georges est baigné dans une culture de classe. Mais l'enjeu de cette recherche, au travers d'une étude de cas, est d'entrer dans ses mondes intérieurs afin de mieux articuler les effets de structure avec le travail symbolique propre, invisible et même parfois infra-conscient, qui participe aussi largement à définir ses identités sociales.

Cet ouvrage n'est donc pas la redite de ce que cette personne pense d'elle-même. Il est la construction lente, à partir d'une démarche méthodologique spécifique menée dans la longue durée, de cet habitus fragmenté qui charrie de la conscience et de l'action « éclairée » mais aussi des aspirations contraintes, des choix précipités, des emportements émotionnels dans la situation étudiée, le tout apparaissant peu à peu au fil de la recherche et prenant une consistance théorique qui se sépare de la manière dont Georges peut se penser lui-même. On verra, par exemple, que l'ancien « SDF alcoolique » s'est restructuré, dans la cinquantaine, autour d'une vision de lui-même comme expert de la boisson auprès de cette population. Pour autant, il n'a pas développé les concepts d'onirisme social, de dédoublement ou d'habitus fragmenté. Il a mobilisé tout un ensemble de ressources fragmentaires qui, pour certaines, n'ont pas été composées selon cette logique d'action bien des années avant leur redéfinition. Reconstruire ses mondes symboliques a ainsi demandé beaucoup de temps parce qu'il fallait accéder à ses représentations, pour chaque période, en sollicitant sa mémoire, mais aussi des membres de sa famille, ses anciens amis, comme des anciens lieux de vie utilisés (Lozère natale, les quartiers de Paris investis) comme « réactifs ».

Chez les dominés, ceux qui sont confrontés à des expériences extrêmes comme ceux qui s'affrontent à un réel défini par la contrainte incessante (dont le travail salarié à l'usine), le discours intérieur est une part centrale de leur existence, espace mental qui peut être retrouvé par le chercheur en décryptant les projets, les désirs, les rêves éveillés dans les différentes

15. La « biffe » est une activité de récupération dans les rues ou les poubelles à Paris. Le biffin devait être titulaire d'une carte délivrée par la préfecture de police, carte qui mentionnait l'aire sur laquelle il pouvait opérer. Il vendait ensuite directement ses produits sur des marchés officiels ou informels, ou vendait en gros ses trouvailles à des vendeurs des « puces ». En fonction des profils des biffins, certains demeuraient dans la légalité, d'autres pillaient des chantiers de construction ou cambriolaient avant de refourguer leur marchandise. Georges a « voyagé » dans ces différents profils.

périodes de la vie ; monde intérieur qui peut être capté au travers des histoires fabriquées pour une assistance, des projets actualisés, des bifurcations attestées dans des documents officiels.

La présentation de cet onirisme social est travaillée théoriquement aux chapitres IV et V. C'est au lecteur de décider s'il préfère se reporter d'abord à ce cadrage conceptuel avant de dérouler les chapitres de sa vie « d'itinérant en bohème » (chapitres I à III). Il nous est apparu, au fil des relectures, que présenter d'entrée de jeu la synthèse théorique pouvait rendre la lecture indigeste. Le lecteur découvrira avec quelque suspense, au travers de ces deux derniers chapitres, que cette étude de cas a la prétention de s'inscrire dans la sociologie des classes populaires, dans le sillon tracé par H. Becker : non pas un cas isolé mais un morceau dans une « mosaïque¹⁶ » qui n'est pas ici la ville de Chicago mais ce monde des dominés dont il parle aussi dans la palette des parcours possibles des recalés de la ville.

Circulations entre les mondes populaires

Georges a été, plus globalement, un remarquable analyseur des possibilités de vie offertes aux classes populaires, dans cet étirement des positions relaté par P. Bourgois et J. Schonberg à propos des membres du groupe des « *Edgewater homeless* » de San Francisco¹⁷. Ce qui, si l'on s'en était tenu au terme « SDF », aurait interdit purement et simplement cette restitution offerte au lecteur. Il n'a pas été qu'un « SDF », loin de là. Il a été porteur d'une vérité sur les effets de la condition ouvrière. Et c'est en allant justement « loin de là », vers des horizons plus larges, dans l'analyse des classes populaires, qu'il a été possible de restituer un sens à sa vie faussement qualifiée par les termes « d'errance », de « vagabondage » ou de « sans domicile addicatif ». Derrière ces qualifications dépréciatrices reprises par certains chercheurs entérinant le point de vue dominant d'êtres illégitimes¹⁸, il y a un refus, un cri, un espoir, pour tout dire un espace de possibles qui a une consistance propre ; si l'on veut un « texte caché dans le texte caché » qui existe parallèlement au texte officiel, mais aussi aux autres pairs du groupe. Ce monde symbolico-pratique, ce fourmillement de micro-pratiques décalées, forment un univers de sens complexe, brouillé. En effet, il est

16. BECKER H., « Biographie et mosaïque scientifique », *Actes de la recherche en science sociale*, n° 62, 1986, p. 105-110.

17. Notamment à propos de Sonny, dont les frères et sœurs sont tous devenus ouvriers ou employés, comme dans le cas de la fratrie de Georges, alors qu'il est l'unique « SDF ». *Righteous Dopefiend*, Berkeley, University of California Press, 2009, p. 119-122.

18. Il n'est que de lire F. CHOBEAUX et ses *Nomades du vide*, travailleur social conformiste déguisé sous les traits d'un « expert » appointé des « jeunes en errance », pour saisir à quel point les représentations des routards tous issus ou presque des classes populaires sont invalidées et réduites à une notion négative – « l'errance » – digérable pour les professionnels du redressement. M. Foucault en aurait fait ses choux gras.

rempli du mélange des idéalités du monde ordinaire et des représentations imaginées de l'acteur, à cheval entre la perception de soi et l'idéal du moi¹⁹. Un sens ou, mieux, des sens, qui supposent, de toutes les façons, pour être appréhendées dans leur logique, de tenir compte des places que la personne a occupées dans sa vie mais aussi des sens que la personne a voulu donner à sa vie, dans la double signification des pensées intérieures et des directions concrètes testées en situation.

Dans le cadre de ce livre, il sera question des parcours de cette personne, ce que les sociologues nomment une trajectoire, terme bien technocratique qui s'apparente à la balistique ou la signalétique urbaine. On verra que l'expression « espace des possibles » rend mieux compte des cheminements des (sous)prolétaires. Non pas le probable mais le possible. Non pas la moyenne mais les tangentes. Autrement dit, dans l'ensemble des directions probables, prendre les moins probables pour aller au bout des possibles selon la célèbre formule d'H. Becker. Il circule alors dans le plein espace des possibles des classes populaires où « les possibilités improbables peuvent également se réaliser²⁰ ». Ce concept de sens pratique, retravaillé ici, est précieux et ouvre des pistes fécondes, à condition de demeurer dans le dialogue et la critique.

Force est de constater que l'on en est encore aux balbutiements dans le domaine des résistances informelles chaotiques, des compositions alternatives de vie en tensions. D'une part parce que, à la manière des Tourainiens, tout ce qui n'est pas inscrit dans l'Agora est illégitime, l'interventionnisme visant à créer artificiellement « la politique », la « citoyenneté », « l'intégration ». Par ailleurs, en dépit des théories de l'étiquetage (labelling, disqualifications, hontes), une grande partie de la sociologie de la déviance, en Europe ou dans les Amériques, est plutôt normative, que cela soit pour réhabiliter le volontarisme des pauvres²¹ ou pour dénoncer la « criminalité » endogène de tel ou tel groupe²². D'autre part parce que la segmentation culturaliste domine la recherche (« routards », « jeunes des cités », « chômeurs », « prostitués », « délinquants », « intérimaires », « ouvriers... »); elle fait perdre l'idée d'une homogénéité des classes populaires ainsi que l'étude

19. Parmi celles-ci, les identités de papier couchées dans les autobiographies. Pour avoir un exemple éloquent de cette fierté narrative dans l'acte de se construire un personnage avec un chercheur, il faut lire le récit que T. DEPASTINO compose quand il évoque la relation entre le sociologue Mc Cook et le SDF dénommé Aspinwall, à la fin du XIX^e siècle. *Citizen Hobo, How a Century of Homelessness Shaped America*, Chicago, University Press of Chicago, 2003, p. 50-58.

20. BECKER H., *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en science sociale*, Paris, La Découverte, [1998], trad. 2002, p. 70.

21. Pour une critique des sociologues libéraux américains trop populistes, WACQUANT L., « Scrutinizing the Street : Poverty, Morality and the Pitfalls of Urban Ethnography », *American Journal of Sociology*, 107, n° 6, mai 2002, p. 1468-1532.

22. On peut citer, dans cette veine dénonciatrice, ROCHÉ S., *La société incivile*, Paris, Le Seuil, 1996; LAGRANGE H., *Le démi des cultures*, Paris, Seuil, 2010.

des circulations d'un monde à un autre (chapitres III et V). D'où aussi, ce temps long d'une enquête dont l'enjeu a été de restituer, à la manière d'une enquête policière comme aurait dit M. Griaule, les fils sous-jacents d'une intrigue semble-t-il résolue au bout de plusieurs années de conversations et d'observations communes. Parasité autant par le misérabilisme du structuralisme légitimiste, l'éparpillement « compréhensif » du culturalisme que par les théories de l'existant « objectivé » dans les formes sociales collectives, je suis demeuré aveugle pendant des années à ce monde-là, en essayant pourtant de vivre au plus près de cette personne, dans la rue, dans les foyers, dans sa famille, dans sa ville d'enfance, auprès de ses amis.

Pour le dire en une phrase, il a fallu comprendre comment il était possible que cet acteur social *circule autant*, passant par cycles ou parfois d'un mois ou d'une semaine sur l'autre, du statut de mendiant à celui d'ouvrier en usine et réciproquement. Comme le souligne Robert Castel, la « marginalité » est un phénomène social total, qui affecte les relations au travail ou au logement, la vie de famille ou les relations aux femmes, et même le rapport à l'alcool. C'est pour cette raison que nous avons choisi ce compartimentage par grands secteurs de « rêves » au détriment d'une perspective chronologique, plus aisée pour le lecteur, mais plus proche du sens commun ordinaire que des sens communs de Georges. Cette personne, rencontrée en tant que « SDF » immobilisée dans un centre d'hébergement d'urgence, n'était alors qu'un paria de l'ordre capitaliste, un « être sans valeur » et aux propos « inutiles », enfermé dans ces univers à part qui sont dévolus aux « inutiles au monde ». Cette complexité – autrement dit les incompréhensions permanentes à saisir le sens de *sa* vie – a progressivement disparu au fil des ans, en découvrant les résistances du personnage à l'objectivation misérabiliste que j'entreprenais. Lui me vantait sa vie et la rue et je n'y voyais qu'une rationalisation d'une vie chaotique et cerclée de souffrances. Il a fallu du temps parce que la science sociale en général et les spécialistes des « SDF » en particulier, n'ont pas l'habitude de prêter beaucoup d'intérêt ou de crédit aux réalisations des « moins que rien » ou des « sans-dents » qui *prétendent tracer leur route et imposer leur point de vue*. Étudier les « libertés » de manœuvre des disqualifiés ? Quel intérêt ? Des rationalisations tout au plus d'une vie d'échec. Je mobilisais alors la sociologie structurale (la société dans son ensemble avec ses logiques de domination et ses groupes sociaux), dans une approche au fond très misérabiliste et « réaliste ». Les classes populaires étaient dominées et pour tout dire vaincues, prises dans les multiples carcans du réel très pratique des « positions », des « trajectoires » et des luttes pour la survie.

Tout l'ouvrage se penche sur d'autres manières de lire la vie de certains exclus » ainsi que leurs prises de positions, autrement dit, *leurs prises hors des positions*. Et si seulement quelques-uns tentent la belle hors du cadre usinier, beaucoup vivent en s'entourant de rêves sociaux plus ou moins actualisés,

plus ou moins enrobés d'identités fictionnelles. Car il est toujours plus facile de se faire des films que de passer à l'acte quand on est un « out ». À propos de Georges, le livre essaye de tenir le fil rouge de ces tournants féconds vers d'autres perspectives concrètes de vie qui se combinent aussi à des reconstructions narratives, à des images de soi auxquelles on s'accroche pour se donner de la valeur. Le lecteur comprendra facilement le propos en observant les SDF parler tout seul dans l'espace public. Cette apparence n'est que l'écume de l'ensemble des discours produits pour repenser des événements, pour requalifier sa personne, pour régler des comptes, pour se hisser vers des identités louables.

Dans cette démarche, la phénoménologie de l'imaginaire et l'anthropologie de l'altérité m'ont aidé à déverrouiller l'interprétation de certaines directions possibles des hors-champs. Comme le dit E. Liebow, le monde de la rue est « inhumain²³ ». Cependant, s'en tenir à cela et aux tactiques de survie des personnes concernées vouerait le chercheur à manquer une comparaison nécessaire : entre la vie capitaliste propre à l'usine, notamment la grande production taylorienne ou fordienne « à peine » caricaturée par Charlie Chaplin, et la vie à la rue, il y a des points d'évaluation que certains intéressés font²⁴ : il vaut mieux tenter de survivre par soi-même que de se plier aux normes de ce que les anarcho-sindicalistes du XIX^e siècle dénommaient « le bagne industriel ». Et ils choisissent un univers plutôt qu'un autre sans forcément abandonner ni l'un ni l'autre, les allers-retours étant possibles et parfois fréquents, dans la circulation entre les stages, le saisonnier, l'intérim et l'assistantat. Bien sûr, en pratique, les choses sont encore plus compliquées. Il y a les attentes de la famille dans laquelle l'on est né (chapitre I), les spécificités de la région où l'on vit (chapitres I et II), les effets de génération (chapitre II et IV), les événements publics propices à des bifurcations (chapitre I), les rencontres au sein des différents champs sociaux fréquentés (chapitres I à III). Mais le lecteur pourra lire ce livre comme une énigme qui, bien que segmentée par « secteur d'activités », se résout peu à peu « à l'échelle individuelle ». Le chapitre I apporte un cadrage chronologique sans lequel on aurait peine à saisir la bifurcation inaugurale « vers la rue ». Par ailleurs, chaque chapitre vient apporter une pierre supplémentaire à ce projet de réalisation de soi : il devient possible de restituer la manière dont Georges a construit son monde au cœur d'une société où les conditions de travail proposées ont poussé l'acteur à combiner, dans chaque compartiment de vie sociale (travail, famille, liens, femmes,

23. LIEBOW E., *Tell Them Who I Am*, op. cit., p. 1 : « My aims was to explain how these women remained human in the face of inhuman conditions. »

24. Cette mise à distance est remarquablement bien rendue par Marcel Durand, au travers de son carnaval du quotidien, sa lutte quotidienne sur les chaînes de montage de Peugeot, aiguisée par l'ironie contre les petits chefs, les fayots et l'absurdité du travail. *Grain de sable sous le capot*, op. cit.

événement, alcool...) des préférences qui, jour après jour, enracinent ou délient d'autres préférences.

Georges est d'abord le dernier²⁵ des enfants élevés dans une famille ouvrière de Lozère, avec un père ouvrier mécanicien diéséliste, une spécialisation rare à l'époque, entretenant et réparant des camions dans une société construisant des routes. Sa mère, au foyer, a élevé 5 enfants : Gérard et Lisette, jumeaux de 15 ans plus âgés que Georges. Aline, née 4 ans avant lui et Raymond, de 2 ans son aîné. Toutes et tous seront ouvriers, à part Lisette qui fera un « beau » mariage avec un fils de petit patron parisien venu faire son service militaire non loin de la maison familiale. Cette famille vit en Lozère, dans une Mende Catholique très conservatrice dans les années 1950. C'est le temps des migrations vers les capitales régionales et vers la région parisienne. La Lozère commence à se désertifier. Georges a 8 ans quand sa mère meurt et 16 ans quand son père décède. Deux ans plus tard, les trois aînés décident de « monter » sur Paris, aiguillonnés par le destin chanceux de Lisette, mariée à un petit patron. Jusque-là, il n'y a rien de bien extraordinaire à raconter. Il s'agit d'une migration économique. Dotés de CAP (mécanicien ou ajusteur fraiseur), les enfants ont du mal à trouver du travail en Lozère, trouvent des emplois divers puis décident « le grand bond en avant », imitant en cela la sœur aînée Lisette qui a suivi son mari « bourgeois » sur Paris. Les autres n'auront pas cette chance et vont travailler en usine. Gérard ne se satisfait pas de cette vie et au bout d'un an redescend vers le Sud et s'installe dans une ville portuaire. Il y vivra toute sa vie, d'abord comme ouvrier puis en tant que permanent du parti communiste et il deviendra le chauffeur du maire. Les autres s'ancrent sur Paris et entament une vie d'ouvrier. Au début, tous travaillent comme ouvriers, soit chez Citroën, soit dans d'autres entreprises, comme Aline qui est non qualifiée. Le logement est difficile à trouver et Georges et son frère Raymond tournent d'un foyer de jeunes travailleurs à un hôtel misérable qui rappelle les garnis de l'Ancien régime décrits par Arlette Farge. Paris n'a pas encore été affecté par le processus de gentrification. Nous sommes en 1967. La grande question initiale devient celle-ci : pourquoi Georges n'est-il pas demeuré un ouvrier comme son frère Raymond et sa sœur Aline ? Alors que la sociologie a tendance à exagérer la coupure entre le salariat des classes populaires et « la culture de la pauvreté » propre à l'étage inférieur, l'enjeu de cette recherche consiste à apporter des éclairages que l'on espère nouveaux à propos de la circulation sociale entre la condition ouvrière et

²⁵ La limite de la recherche est celle de la psychologie. Aussi bien son frère Raymond que sa sœur Aline ont mentionné qu'il était le protégé de sa mère ; une « poupée » d'une mère qui le nommait « *pépète* ». Il était le seul des cinq à être affublé d'un surnom. Dans quelle mesure la mort de sa mère, lors de ses 8 ans, a joué dans son parcours, demeure la frontière entre la sociologie et la psychologie. Cela relève donc d'un autre champ disciplinaire. Le débat reste ouvert.

le sous-prolétariat. Les sociologues qui pensent le travail ne communiquent guère avec ceux qui étudient les « SDF » ou même les ghettos, voire les bidonvilles du monde entier. Il y a toujours une forte coupure entre le salariat et les chômeurs, entre les classes populaires intégrées et les déviants, entre les travailleurs et les vagabonds, entre les bien logés des HLM et les errants. Cet essai propose des passerelles théoriques entre ces fractions des classes populaires. Passerelles qui seront étudiées globalement et, bien sûr, au travers de la biographie de Georges.

Au début de mon travail, sa bifurcation hors de l'usine m'apparaissait être un non-sens. J'y voyais un écart grandiose, un pas démesuré vers la dèche comme dit Georges Orwell, lequel a connu des années de misère à Paris et à Londres, entre la condition ouvrière dans les hôtels et le vagabondage. Progressivement, j'ai découvert que l'on pouvait quitter l'usine sans vraiment quitter la condition ouvrière. La zone, la bohème, n'étaient pas que l'empire des déboutés de l'ordre social. Elles constituaient des marges, des entre-deux, des frontières à cheval entre norme et dissidence (banditisme professionnel, révolutionnaire armé). Elles n'ont pas dégoûté Georges du travail, sous toutes ses formes. Elles ne l'ont pas empêché de retourner régulièrement chercher du travail « classique » en intérim. Mais j'ai surtout mis du temps à comprendre que ce passage n'était pas définitif, qu'il fallait penser *les circulations* d'un monde à l'autre. Et que, dans cet esprit, le prolétariat et le sous-prolétariat étaient deux facettes *indissociables* dans la compréhension des mondes d'en-bas, ce qu'on appelle les classes populaires, mais en ayant surtout à l'esprit les travailleurs. Marx, avec des dizaines d'autres à sa suite, avait déjà identifié cette porosité structurale du monde capitaliste entre travail et « armée de réserve ». Néanmoins, ici, à cette perspective centrale du travail et du non-travail s'ajoute celle, plus phénoménologique, du vécu de la violence usinière poussant les uns à rester et les autres *à partir* selon des modalités et des tracés variables. Autrement dit, en complémentarité avec les analyses relatives au chômage forcé et aux désaffiliations des licenciés ou des non embauchés, le domaine des expériences populaires du rapport au travail fordien a toute sa place. Dans la même famille Hautrives, les uns demeureront ouvriers et connaîtront plus tard les avanies de la précarité, notamment au travers de leurs enfants²⁶, quand d'autres choisiront de prendre la tangente vers la rue, la zone, la bohème. Bien plus, en déroulant la vie de Georges, on s'aperçoit que la circulation entre le salariat ouvrier et le vagabondage fonctionne sans cesse tout au long de sa vie. Georges a voulu échapper à l'usine en tant que « mode de vie » mais il a été régulièrement pris dans les cadres de la condition ouvrière. Il a souvent recouru à l'intérim. Lui qui, au début de l'enquête, était perçu d'abord comme un « SDF » vivant à cheval entre la rue et les hébergements caritatifs, s'est révélé être, en fin

26. Se reporter au tableau généalogique en annexe.

de compte, au travers du récit de vie et de l'approche ethnographique, un ouvrier, un voleur, un prisonnier, un intérimaire, un agent de maîtrise, un biffin, un squatter, un propriétaire, un locataire, un homme marié ou un célibataire ancré dans le multipartenariat, un sédentaire ou un voyageur, un assisté au RMI ou un compagnon d'Emmaüs, un militant communiste ou un cadre CGT permanent d'un CHSCT²⁷, un chômeur ou un militant, un débrouillard aux petits boulots ou un salarié. Voilà qui interroge la notion « d'espace des possibles ».

L'enquête ne s'arrête pas là. Si Georges a refusé l'usine, comment cela lui est-il venu à l'esprit ? Selon quelles médiations ce projet a-t-il pris forme ? Que lui est-il arrivé, en dépit des proximités avec sa famille, en dépit de cette circulation entre norme et déviance, qui expliquerait son passage à l'acte quand les autres membres de sa famille sont demeurés « à leur poste » ? Le livre tente d'apporter une réponse à cette bifurcation vers un autre espace dont on devine qu'elle n'est pas aussi improbable que cela une fois que l'on raisonne en termes de circulations entre les fractions populaires. On sort alors de l'exotisation du « SDF » même si Georges, on le verra, a exotisé sa vie à la rue. Banaliser les parcours et les circulations, c'est rendre moins énigmatique, en période de plein-emploi, comme c'est le cas à la fin des années 1960, la question des « choix » de l'acteur entre l'accès au marché du travail et la tangente vers d'autres espaces de vie.

Le but du livre n'est pas atteint pour autant. Car au fond, on se demande ce qu'il est devenu. Comment penser ses identités multiples, entre le jeune ouvrier et le vagabond précoce, entre le biffin parisien et l'ouvrier propriétaire, à nouveau, dans la quarantaine ? Comment cerner ce personnage, ses propriétés sociales nouvelles, la structure de sa personnalité sociale au carrefour de ces multiples positionnements, ou « morceaux » de vies ? Le lecteur découvrira qu'il n'a pas fini de constater l'étendue des constructions sociales possibles. Il aura à réfléchir aussi, comme ce fut mon cas, sur les lieux d'identification d'une personne qui décline des identités surprenantes. Rapidement, Georges s'est présenté à moi comme un expert alcoologue, comme d'autres précaires se présentent comme experts de l'hébergement et du logement²⁸. Alors que je reléguais ces allégations au registre de la toute-puissance de la part d'un SDF un peu « malade mental » compensant son état social délité, il m'a fallu des années pour raccorder cette définition de lui-même au cadre théorique des circulations dans les mondes populaires. Je n'en dirais pas plus ici parce que le lecteur avancera pas à pas vers la compréhension de cet habitus alternatif complexifiant l'habitus ouvrier par

²⁷. Centre d'hygiène, de sécurité et des conditions de travail.

²⁸. LANZARO M., « S'entretenir avec des bénéficiaires de l'aide sociale à l'hébergement : des précautions d'enquête à une nécessaire réflexivité », in AÏT-ABDESSELAM N. et B. CHARLOT, « Enquêter aux marges de la société. Des expériences de chercheurs », *Transformations* n° 10, décembre 2013, p. 89-103.

« d'autres choses » ; mais néanmoins celles-ci demeureront chevillées à lui de multiples manières. Circulations en conséquence, mais aussi fonds communs entre les identités, sorte de langage propre, de code de correspondances, un habitus individuel spécifique autorisant les déviances mais aussi les retours, bref un sens des possibles, mais aussi un sens dans les possibles ! Les circulations dans les mondes d'en-bas sont devenues lisibles pour la personne elle-même.

Circulations. Il n'est pas possible de se méprendre. Ce livre est un cri – comment le dire autrement ? – contre le culturalisme ambiant, exacerbé dans « l'interactionnisme radical²⁹ », et l'exotisme caché qui enferment les « SDF » ou les « sans-abri³⁰ » dans la thématique du « hors-logement » et la survie « à la rue ». Ce type de découpage, reprenant souvent pour acquis les catégories de sens commun, est très largement répandu dans la science sociale des « populations à problèmes ». Or, hors de cette alliance hasardeuse entre les catégories ordinaires, les théories de l'étiquetage et le constructivisme des problèmes sociaux mis sur l'agenda politique – c'est le courant des Simelliens suivi par S. Paugam avec la focale mise sur l'assistance publique – un minimum d'objectivisme fait voir que ce sont banalement *les mondes des classes populaires* que Georges a traversé ; lesquels représentent un espace de possibles qui n'est pas aussi éloigné que l'on croit d'autres profils de classes populaires et d'autres manières de fonctionner dans le passé ou dans d'autres pays. C'est l'un des mérites d'Oscar Lewis de l'avoir pointé, lui qui fut accusé, trop souvent à tort, d'essentialiser « la culture de pauvreté ». Il montre au contraire une très large palette de comportements réversibles, surtout lorsqu'il détaille le capital guerrier de certaines femmes pourtant élevées dans un milieu où les hommes les battent aussi³¹. Parler des cultures

29. Ce réductionnisme, en vogue dans l'étude des populations ciblées, se retrouve dans d'autres constructions d'objet, notamment les relations de guichet à propos desquelles « l'interactionnisme radical tend alors à s'épuiser dans la description des interactions en les autonomisant des autres rapports sociaux dans lesquelles elles s'inscrivent ». V. DUBOIS, *La vie au guichet. Relation administrative et traitement de la misère*, Paris, Economica, 1999, p. 13.

30. EDGAR B., DOHERTY J. et H. MEERT, « Examen des statistiques sur le sans-abrisme en Europe », *Observatoire européen sur le sans-abrisme*, FEANTSA, novembre 2003. Les chercheurs européens ont mis au point une typologie des « personnes sans abri » intitulée « domaines du sans-abrisme » qui distingue cinq sous-ensembles : les « personnes vivant à la rue », les « sans-logis », le « logement précaire et inadéquat », le « logement précaire » et le « logement inadéquat ». La définition exclusive du sous-prolétariat à partir de la variable unique de la forme d'habitat (rien, CHU et logement inadéquat), ne permet ni de tenir compte des ressources matérielles différenciées et des statuts économiques, ni des trajectoires des individus ou des familles. Plus précisément, la construction proprement théorique laisse place à un empirisme descriptif des traits les plus proches du sens commun.

31. Lire par exemple le profil de Fernanda dans le slum d'Esmeralda à Porto-Rico, LEWIS O., *La Vida. A Puerto Rican Family in the Culture of Poverty, San Juan and New York*, New York, Random House, 1966, p. 3-72.

de pauvreté serait plus juste à son égard. Les dominés pensent leur monde et ne sont pas privés de compétences et de pouvoirs de neutralisation de toutes sortes. Au travers d'une étude de cas, d'une biographie, on ambitionne de rompre avec la catégorie « SDF » afin d'étudier plus largement les circulations au sein des classes populaires en donnant à voir, contre l'idée d'une « culture », les tensions incessantes entre les effets de socialisations et les logiques sociales de l'inventivité.

Une étude de cas dans un temps long

J'ai fait la connaissance de Georges en 2001, alors que je travaillais déjà depuis 6 ans auprès de cette population rencontrée dans les centres d'hébergement d'urgence ou dans les accueils de jour. À cette même époque, je menais aussi une enquête sur les relais-santé en France. Il travaillait alors bénévolement auprès de ses pairs « SDF » dans une association caritative professionnalisée. Le long travail de suivi d'une personne à la rue, ayant vécu une grande partie de sa vie à cheval entre le vagabondage et le travail ouvrier, sans que ce dernier ne soit toujours rejeté en tant que tel, a permis de retrouver une matière, une « forme », dans ce monde immatériel et vaporeux de l'onirisme social et des clandestinités sociales. Pendant presque 15 années, j'ai vécu auprès de cette personne, je l'ai suivie dans la rue ou dans les centres d'hébergement d'urgence, j'ai recueilli des milliers de pages au fil de son récit de vie, de ses attentes, de ses jugements à l'égard des acteurs institutionnels, de ses projets. J'ai mis beaucoup de temps à comprendre ce bout de « liberté » évoquée par Robert Castel à propos des « marginaux³² ». Pour faire resurgir dans le réel ce qui est largement invisible, il a fallu de nombreuses années. Plusieurs raisons expliquent la durée anormalement longue nécessaire pour finaliser cette étude de cas.

La première raison est liée au champ scientifique. Prisonnier de nos paradigmes positivistes, j'ai eu bien du mal à accorder de la pertinence à un univers symbolico-pratique qui ne se raccorde pas forcément à des pratiques sociales « carrées », encore moins à des institutions ou des champs comme je le remarque justement B. Lahire³³. L'enjeu ne consiste pas uniquement à mieux cerner la culture ouvrière ou la culture sous-prolétaire, en les rapportant aux structures sociales. Il s'agit, *en leur sein*, à l'échelle de l'individu, de retrouver les fabrications plus ou moins actualisées (passages à l'acte, histoires inventées, migration, bricolages, changements de discours sur son identité...) qui demeurent largement oubliées ou invisibles, surtout quand il s'agit d'un « SDF ». Même si la phénoménologie d'inspiration wébérienne ouvre la voie à ce tracé dans les imaginaires pratiques des personnes à la

³². CASTEL R., « Les marginaux dans l'histoire », in PAUGAM S. (dir.), *L'exclusion. L'état des savoirs*, Paris, La Découverte, 1996, p. 32-41.

³³. LAHIRE B., *L'homme pluriel*, Paris, La Découverte, 2001.

rue, il a fallu dépasser un certain matérialisme de la science sociale recherchant des « faits objectivables ». Or, la multitude des histoires enchevêtrées « déballées » par Georges pendant les premiers mois me semblait relever de ces discours écrans qui empêchent d'accéder aux données pertinentes relatives à la domination, la relégation, ou même à la contre-culture. C'est tout un basculement du légitimisme misérabiliste ou du populisme réifié des indicateurs de la marginalité, à la pensée complexe des mondes populaires en tensions qu'il a fallu opérer.

La seconde raison renvoie aux conditions dans lesquelles cette recherche a été menée. Il s'agit d'une étude de cas, plus exactement d'une ethnobiographie couplant récit de vie et suivi ethnographique de la personne étudiée dans la rue. Cet ouvrage présente la vie d'un homme d'origine populaire qui est devenu ce que le langage courant appelle un « sans domicile fixe ». Il l'était quand nous nous sommes rencontrés en 2001 et il l'est resté pendant plusieurs années de l'enquête, de 2001 à 2007, date à laquelle il a obtenu un logement. À l'époque, Georges courrait d'un centre d'hébergement d'urgence à un autre, sans parler des restaurants sociaux et des « dossiers » à monter (papiers d'identité souvent volés, démarches incessantes de domiciliation pour son courrier, dossier relogement complexe, démarches d'insertion obligatoires). Je devais tenir compte de toutes ces obligations et faire en sorte de ne pas entraver sa survie au quotidien. Par ailleurs, il devait rentrer assez tôt dans son foyer, pour faire la queue ou ne pas dépasser l'heure prescrite. Et même s'il a formulé assez tôt une demande de biographie, ce qui m'a étonné, la réalisation pratique de son histoire de vie a achoppé sur ce qui fait l'objet même de cet ouvrage : l'onirisme social est venu s'incruster comme discours écran. Toutes sortes d'histoires rocambolesques venaient s'interposer, à la fois révélatrices de ses identités sociales (et donc pieusement conservées comme telles dans l'enquête) mais aussi obstacles à la production de récits factuels sur les données les plus tangibles (origine sociale, parcours scolaires de la fratrie, conditions de la migration de la Lozère vers Paris, places pendant mai 68, cartographie de tous ses emplois, domiciles, relations féminines et pratiques alcooliques depuis 40 ans...). Il a fallu beaucoup de temps pour que Georges sorte de ces façades constitutives de son être social et devienne aussi un « informateur objectif » des éléments socio-démographiques de son existence.

La dernière raison procède paradoxalement de la réussite même de l'échange. Georges a été, peu de temps après la première rencontre dans un centre d'hébergement d'urgence (je travaillais depuis cinq ans dans le monde de l'urgence sociale), fortement demandeur d'une relation sociale avec un interlocuteur qui lui permette d'avoir une tribune. Il voulait quelqu'un qui l'écoute dénoncer les associations incapables d'insérer les SDF, incompetentes dans le domaine de l'alcoolisme, son « domaine réservé ». Il avait des attentes sociales en matière de prise de parole, de

justifications de son identité d'expert alcoolique. Il voulait s'engager dans un lien de proximité tandis que l'ethnographe, croyant prendre pour acquis la confiance de la personne pour enclencher l'enregistreur et passer aux choses sérieuses, paradoxalement, réamorçait un lien social que l'on avait cru se dissoudre dans un pur lien scientifique. Autrement dit, Georges était demandeur d'une écoute et il fallait lui concéder cet espace discursif, cette plainte qui fonde sa légitimité d'expert. Ce respect de la personne est ce qui définit l'amitié : des liens de longue haleine et de confidences que j'appelle la commune humanité : de même que le lien social ordinaire s'appuie sur la parenté ou la proximité sociale, éprouvées dans le temps, le travail scientifique, quand il vient interférer avec le social, doit se soumettre à l'épreuve de la consistance de ce lien social. Quand le chercheur construit un processus de co-production de la recherche avec un informateur, il lui faut être prêt à vivre une expérience humaine à la fois spécifique et très banale, avec un humain posant ses conditions, ses exigences, ses attentes, on pourrait presque dire son style. Mais comme il s'agit d'un construit inédit, tout n'est pas prédéfini, loin de là. Au sens fort, il s'agit bien d'une historicité, avec ses logiques d'appropriation réciproque, ses partages, mais aussi ses défis, ses imprévus, ses bifurcations, parfois ses crises. Comme le révèlent les amitiés durables créées par P. Bourgois, L. Wacquant, M. Duneier, S. Venkatesh ou M. Pialoux avec leur informateur principal, les sous-prolétaires ou prolétaires précarisés peuvent aussi trouver une utilité à développer des liens forts avec un étranger insolite. La gamme est très large : curiosité, scène pour une entreprise de cause, écoute, aide matérielle, dimension thérapeutique, reconfiguration identitaire, gratification émotionnelle autour de l'objectivation (un livre, un article officialisent la valeur de l'acteur), amitié proprement dite. Ce type de liens, maintenu souvent à vie, a rarement été pris pour objet en tant que tel. Avec ces populations, les logiques émotionnelles d'emprise/déprise animent d'autant plus la relation enquêteur/enquêté, qu'il ne s'agit pas d'entretiens courts ni même réguliers mais d'une relation de proximité qui dure parce que le don d'écoute et l'aide sous toutes ses formes sont la contrepartie des « recettes » scientifiques auprès de personnes démunies. Toutes ces « aspérités » ont fait l'objet d'articles auxquels je reporte le lecteur³⁴.

³⁴ BRUNETEAUX P., « Les entretiens informels ou les conversations orientées » (avec C. LANZARINI), in *Sociétés contemporaines*, n° 30, 1998, p. 157-180; « La sexualité agressée des sous-prolétaires. Privations sexuelles et représentations du sida et de la prévention chez les hommes hébergés dans les centres d'urgence d'une grande association caritative » (avec C. LANZARINI), *L'Homme et la Société*, n° 129, 1998, p. 113-128; « Les politiques de l'urgence à l'épreuve d'une ethnobiographie d'un SDF », *Revue Française de Science politique*, vol. 57, n° 1, février 2007, p. 47-67; « Vivre humainement l'ethnographie : une histoire de rencontres entre un chercheur et un sous-prolétaire », in « Enquêter aux "marges" de la société. Des expériences de chercheurs », *Transformations*, n° 10, Institut CUEEP/université Lille1/Presses de l'université Charles

La collecte des données a nécessité la mise en place d'une méthode classique en science sociale depuis l'École de Chicago : le couplage de l'observation ethnographique avec des récits de vie. Appliquée sur une seule personne, cette méthode peut s'appeler une ethnobiographie³⁵, puisqu'elle associe, dans le même espace/temps, l'histoire de vie avec son suivi ethnographique. Le travail mené avec Georges s'est polarisé, plus précisément, dans deux directions principales. Il a été le centre d'un récit de vie croisant son expérience propre de la rue et ses fréquentations des structures d'accueil en urgence. Mais il a aussi été un compagnon de route, un informateur (me présentant aussi à des acteurs qu'il connaissait) et parfois un co-analyste des situations, tout en m'accompagnant souvent sur mon propre terrain lorsque j'investiguais d'autres sites de l'urgence sociale.

Le récit de vie comprend une autre dualité d'un point de vue méthodologique. Il y a la phase socio-historique mobilisant les ressources mémorielles dans une phase où je n'étais pas là. Chaque fois que cela était possible, je demandais à des membres de sa famille ayant bien voulu me recevoir d'offrir leur point de vue sur les différents temps forts de la vie de leur frère. Deux ont refusé, allant même jusqu'à tenter de convaincre leurs autres frère et sœur de ne pas me parler. Georges représente pour eux une sorte de honte jetée sur la famille et ils pensent que j'allais exposer en public leur vie en utilisant leur nom de famille. C'est l'interprétation proposée par Aline. Le frère le plus proche de Georges, Raymond, n'a fait aucune difficulté pour me recevoir à plusieurs reprises. Il est d'une importance cruciale dans le déroulement des bifurcations de son petit frère (de 2 ans) du fait de leur très grande proximité pendant l'adolescence à Mende et de leur vie menée à deux à Paris juste avant Mai 68, l'événement clé qui a décidé d'un changement de cap du côté de Georges. La sœur Aline, avec son mari Ganz, n'ont accepté que du bout des lèvres de parler de leur frère ou beau-frère, croyant que cela allait le desservir. Leur discours offre un point d'appui à la mise en lumière du personnage. Par ailleurs, j'ai pu discuter, à Mende et ses environs, avec un ami d'enfance, Lulu, qui a suivi les frasques de son copain avant la migration sur Paris. Mais force est de constater que presque tous les anciens de la rue sont morts, à l'exception de l'un d'entre eux, croisé à l'hôpital de Nanterre (il y vit comme permanent) et fortement alcoolisé.

Et il y a la phase ethnographique d'interconnaissance pendant laquelle l'observation de ses débrouilles dans les foyers – puisque dans cette période de sa vie, dans la cinquantaine, il est devenu assisté – entre en correspondance avec les discussions portant sur cette vie présente. J'ai pu observer en

de Gaulle, sortie imprimerie en septembre 2014 [parution éditoriale en décembre 2013], p. 105-139.

35. Pour le détail de cette méthode, BRUNETEAUX P., « Les politiques de l'urgence à l'épreuve d'une ethnobiographie d'un « SDF » », *op. cit.*; « Vivre humainement l'ethnographie : une histoire de rencontres entre un chercheur et un sous-prolétaire », *op. cit.*

partie ce qu'il me raconte à propos de ce qu'il fait dans le temps présent. Dans le temps présent, je l'entends souvent me parler de projets avortés autour de l'alcool tandis que sa vie de survie ne l'intéresse plus. Alors qu'il enjolive tous les récits du passé d'avant la dernière « rechute » dans la rue en 1995, il ne s'étend pas sur ses pratiques du moment en foyer. En revanche, son idéalisation se porte désormais sur son grand projet de mise en place d'un dispositif pour accompagner les « SDF alcooliques ». J'ai mis du temps à comprendre que le roman personnel autour des années 1970 ne fait qu'un avec son rôle d'expertise auprès des SDF. On baigne dans l'onirisme social, mais il manquait le concept et les indicateurs pour parvenir à décoder cette invraisemblable succession de « petites histoires » et de « délires » autour du sauvetage des gens à la rue.

Pour dépasser les failles d'un récit de vie mémoriel ex post qui se heurte à la triple limite de la mémoire proprement dite, des « récits de reconquête de soi (et de) reprise en main des actions du passé³⁶ », et des dérives du discours oniriste constitutif de l'identité de la subculture de rue, plusieurs techniques ont été mobilisées. Tout d'abord, le travail s'est opéré dans le temps, ce qui a laissé la place à une sorte d'interrogation progressive, ce que P. Bourdieu appelle le retour obstiné aux mêmes objets. Grâce à la complicité instaurée entre nous, Georges a été l'objet de relances sur ses parcours, professionnel, territorial ou familial ; ce qui autorisait un croisement des données étalées sur plusieurs années, donc sans la violence associée à l'effet d'un bombardement de questions sur une courte période ; ce qui, plus subrepticement, donnait la possibilité de contrôler la fiabilité de son récit tout en sachant qu'il se créait aussi à travers cette « réappropriation de soi ». C'est surtout la confiance et les liens d'amitié qui ont été déterminants, lesquels ont favorisé une intimité réciproque mêlant des deux côtés vie privée et vie scientifique. Après plusieurs années de relations, j'ai pu rencontrer son « frère-père » ou « frère-ami » Raymond, toujours sous la forme d'entretiens informels dans des espaces familiers (repas à domicile d'ailleurs bien arrosés). Aline, sa sœur aînée de 4 ans a accepté de me recevoir assez tardivement. Elle s'est longuement occupée des deux garçons en Lozère quand leur mère est morte puis quand le père était en train de mourir. Les deux aînés, Lisette et Gérard, ont décliné l'invitation et ont même eu peur que la vie de famille soit déballée au grand jour.

La construction ethnobiographique du récit de vie s'est appuyée sur une dizaine d'années passées ensemble à arpenter les rues, à construire l'histoire de vie en alternant les entretiens informels (plus fréquents au début) et formels, en prenant soin à ménager des espaces de dialogues sans enregistrement officiel dans le cadre d'une relation de confiance où transparaissent des confidences et un désir de complicité. Même traversé par

³⁶ PICHON P., *Vivre dans la rue. Sociologie des sans domicile fixe*, Montreuil, Aux lieux d'être, 2007, p. 241.

une relation d'amitié qui a largement dépassé la posture « d'empathie » pour glisser aussi, comme dit J. M. Johnson, vers la « sympathie³⁷ », le travail discursif autour du récit de vie m'apparaissait trop intellectuel et reconstruit en situation de face-à-face. C'est la raison pour laquelle j'ai essayé de créer des contextualisations du discours afin de revivifier des images, des souvenirs et des réflexes d'habitus in situ. Nous avons parcouru ensemble des circuits urbains vécus, de la gare de Lyon à l'hôpital de la Salpêtrière en passant par la gare d'Austerlitz, sans oublier les dessous des ponts ; ou bien encore de la rue Mouffetard à la rue de Tolbiac en passant par les Gobelins et la Place d'Italie. Autant de déambulations anciennes, tactiquement mises au point, qui éveillaient de ce fait le sens pratique enfoui dans les couches successives et mélangées de ses plans de vie. En étanchéifiant « naturellement » la zone, je faisais le pari de provoquer les schèmes associés aux territoires et ceux-là seulement. Sachant que sa vie était un entrelacs de voyages, de modes opératoires et de groupes fréquentés, l'entretien sur site permettait d'*approcher* les conditions du récit ethnographique telles qu'elles sont expérimentées avec des groupes d'enquêtés survivant sur des territoires précis. Dans l'ensemble, outre les détails du positionnement des corps dans le périmètre investi, ainsi que les usages des lieux, on obtenait des anecdotes supplémentaires et plus riches que celles patiemment arrachées dans une relation de face-à-face au bureau ou dans un café où les souvenirs s'entremêlent et où on « saute du coq à l'âne ». Nous avons aussi organisé, à sa demande et après bien des années d'expériences menées en commun, une journée thématique consacrée aux besoins naturels dans la ville. Georges m'a montré différents endroits du V^e et du XIII^e arrondissement où son groupe de survie se terrait et comment ils utilisaient certains recoins comme commodités naturelles. Quelle ne fut pas ma surprise de redécouvrir autrement un de ces lieux que je croyais connaître parfaitement comme étudiant. Il me fit monter un escalier situé à l'arrière du site universitaire de Tolbiac, rattaché à Paris 1, là où j'avais passé mes premières années d'études sans que je puisse imaginer, à un quelconque moment, que ce repli donnait la possibilité aux « SDF » de faire leurs besoins sur « ma fac » !

Mais c'est surtout en dupliquant cette démarche en Lozère que la collecte des données s'est avérée encore plus féconde. Georges a d'ailleurs été un acteur pleinement impliqué en sillonnant les artères de sa Mende natale. Non seulement nous avons marché dans les rues fréquentées par lui et sa famille, nous arrêtant sur ses principaux lieux de vie et de survie : sa maison, son école, la rivière, les sites anciens et disparus où se tenaient les commerces et entreprises de l'époque, dont le garage où son père mécanicien travaillait. Mais, grâce à son entrain, nous sommes allés à la rencontre de ses anciens camarades d'enfance. En se contentant d'arpenter les ruelles de la bourgade,

37. *Doing Field Research*, New York, The Free press, 1975, p. 24-25.

nous avons croisé une dizaine de vieilles connaissances, des commerçants pour la plupart (artisan dans le mobilier, charcutier, coiffeur, restaurateur). Ces entretiens de quelques minutes à plus d'une heure ont été des moments émotionnels forts pour Georges, mais encore en dessous des ressentis éprouvés lorsqu'il a retrouvé sa maison de ville d'enfance. C'est seulement à ce moment-là que j'ai obtenu une information cruciale relative à sa liberté d'action pendant son adolescence. En me montrant la chambre de sa sœur Aline, il confia qu'elle retrouvait son petit ami en passant par la fenêtre. De ce fait, la menaçant de la trahir à leur père malade, les deux frères jouissaient d'une grande liberté de manœuvre et s'initiaient à une certaine vie à la rue dans un moment de précarité familiale. Les deux jeunes frères faisaient les 400 coups, traînant dans les rues, volant dans les portefeuilles des touristes, pêchant et vendant leur butin à un restaurant ou encore déroband une voiture et paradant de temps en temps dans les restaurants chics de Mende. Deux événements ont été particulièrement riches humainement et scientifiquement. Le comportement actif de notre informateur volontaire nous a conduits dans un restaurant situé près de la gare. Lors d'une conversation où nous passions en revue les souvenirs de la matinée, Georges s'est adressé au patron : « Tu sais qui je suis ? Voyons je ne te dis rien ? Pèpète ! Georges, le frère de Gérard, qui a été en nationale 1 ici ! » Le patron, abasourdi, réfléchit puis se précipite sous le comptoir pour en ressortir un livre des années 1980 collectant les photos des équipes de football sur plusieurs dizaines d'années. Et voilà les anciens, accoudés au bar, venir commenter les visages et les

pour-editions.fr



Ill. 1. – Georges en compagnie d'un ami d'enfance de Lozère dans un bar de Mende.

années écoulées. À ce jeu, le plus intéressant a été de découvrir la mémoire prodigieuse de Georges, impressionnant ses pairs sur une infinité de détails historiques portant sur les familles, les commerces et entreprises d'antan, ainsi que sur les noms d'amis respectifs d'enfance associés à des anecdotes précises. Les membres présents constatèrent cette mémoire exceptionnelle, Georges ne cessant de ressusciter des portraits et des histoires révolues depuis plus de 50 ans. Au-delà des contenus évoqués ici ou là, je recevais comme une attestation de mémoire conforme !

Le second événement s'est déroulé sur une journée entière. Par internet, Georges avait retrouvé la trace de l'un de ses amis d'enfance les plus chers, Lulu. Nous nous sommes rendus chez lui et, après des retrouvailles festives arrosées de pleurs, j'ai vérifié que tous les épisodes relatifs à la combativité locale communiste, à la haine des catholiques réactionnaires, à la pauvreté d'antan et aux tactiques de débrouillardise, aux petits larcins et aux frasques du Pèpète³⁸ inventif et rebelle, étaient confirmés par son ami engagé, souvent avant même que je ne pose discrètement des questions. Le plus surprenant fut même d'apprendre que, pendant son adolescence, Georges avait la réputation d'un tombeur de filles et qu'il impressionnait ses copains par son audace. Le travail ethnographique a signifié le partage de longues périodes de vie commune. Des liens d'amitié se sont tissés avec « mon informateur ». L'imbrication de nos vies autour de dons et contre-dons autour de confidences, de biens matériels (sa générosité s'est manifestée après son relogement et la stabilisation de sa situation financière), et même de temps de vacances, s'est poursuivie dans le montage en commun d'une association. *Marianne* a été créée en 2007³⁹, après qu'il fut relogé en HLM, dans le but de défendre l'accompagnement de « SDF alcooliques ». Il semble que la continuité de la relation et son intensité, marquée par le souci de transparence du travail sociologique et l'ambition de promouvoir une éthique humaine dans cette investigation interdépendante, ont transformé son habitus et l'ont aidé à se reconstruire dans une lutte pour le relogement, même si, en pratique, Georges a été seul à mener sa bataille.

La dynamique de l'ouvrage

L'ouvrage commence par développer les mondes de Georges avant de se réinscrire dans la sociologie des classes populaires. D'où, finalement, cette circulation entre étude de cas et montée en généralité théorique à propos du dédoublement dans les mondes populaires, entre la dimension collective du phénomène d'emprise/déprise à décrire (chapitres IV et V)

38. Diminutif de Georges pour sa famille et ses amis.

39. Elle a été créée pour intervenir dans des centres sociaux de la ville de Paris, autour de débats spécifiques concernant les personnes précaires avec quelques responsables ouverts au dialogue.

et ses déroulements individués en suivant pas à pas les utopies personnelles dans ce qu'elles ont de purement narratives (chapitre IV) ou de purement pratiques (chapitres I à III). Le chapitre IV sert de pivot dans la mesure où la part la plus fictionnelle de l'histoire de Georges est abordée dans le cadre plus général de l'onirisme social des opprimés. Il faut reconnaître, in fine, qu'il est parfois impossible de trancher, certaines histoires étant enjolivées mais reposant sur du vécu. Faute de témoignage contradictoire sur certains récits anciens, certaines dimensions de l'histoire de vie seront versées dans la catégorie « onirisme » tant la plausibilité semble faible au regard de la sociologie générale des ressources et des compétences.

Le chapitre I explore de manière chronologique la vie de cet ouvrier monté à Paris pour changer de vie avec sa fratrie. Ce premier tableau aide à comprendre les conditions de possibilité de son parcours dissident, lequel s'est actualisé opportunément au moment de la crise de Mai 68. Un nœud de bifurcations est scruté à la loupe, lequel se combine avec un ensemble de liaisons et de déliaisons familiales, professionnelles, domiciliaires. On a essayé de mettre à jour les attentes sociales de Georges à ce moment précis, avec les logiques de situations propres à Paris pendant cette grande grève générale. La crise politique et sociale ouvre une brèche dans un habitus qui, de prédisposé à rêver socialement, s'appuie sur un contexte pour passer à l'acte. L'enjeu est de montrer que les dominés ne sont pas toujours assujettis à reproduire l'ordre dominant, loin de là, même s'ils en sont affectés et peuvent rarement totalement s'en extraire. Mais il y a aussi des conditions sociales à la production de la liberté!

Le chapitre II se consacre spécifiquement à l'un de ses compartiments identitaires majeurs : l'usage particulier de l'alcool chez ce migrant lozérien dans une logique de vie alternative. Il n'y a pas une seule logique sociale qui traverse l'usage du produit mais trois principales zones d'investissement. On observera comment, justement, le chercheur aborde la thématique populisme/misérabilisme au regard des usages sociaux de l'alcool : l'addiction pour oublier les souffrances ; l'alcool comme support identitaire fondamental dans les mondes professionnel, familial, amical ; enfin l'alcool « dédoublement » dans la composition des significations imaginaires de la personne « autre » remplie de mondes rêvés. Ce rapport existentiel à la « sortie de soi » transite chez lui au moyen d'investissements et de formations identitaires liés à l'alcool.

La focale s'élargit avec le chapitre III qui vise à décrire précisément de quoi se composent ses mondes, ses allers-retours entre le travail et la bohème, entre les normes officielles et la dissidence. On quitte l'événement, le moment de création de la bifurcation, aussi bien que le rapport exclusif au produit, essentiel dans sa définition de soi, pour saisir ses inventions et pratiques alternatives dans la longue durée de son existence, dans les grands compartiments de la vie sociale : travail, logement, sexualité et rapport au

corps personnel. Ce chapitre se termine sur les effets de dégradation de la personne inhérents à la vie « sans capital » quand le corps supporte la prise de risque d'exister autrement. Ainsi a-t-on voulu résorber un peu la béance inépuisable entre populisme (vie alternative peu ou prou intentionnelle) et misérabilisme (risques de clochardisation dans une vie de marges).

Les chapitres IV et V remontent en généralité et proposent une vision globale de sa trajectoire « double » dedans/dehors au travers des mouvements de scansion incessants entre normalisation et défection. Il s'agit de prendre au sérieux la part onirique des plus dominés : non plus leurs rébellions les plus visibles, qu'appréhendent magistralement les chercheurs des mouvements sociaux, mais leur contestation personnelle, leur refus singulier, leur défection « pré-politique » dirait Éric Hobsbawm. Entre le psychique et la pratique, l'onirisme social et les pratiques alternatives offrent un spectre important de mises à distance de l'ordre quotidien de la domination. L'enjeu est de se consacrer à l'exhumation de la *subjectivité construite des décalés* du monde social. Ce livre ambitionne de poser les jalons d'une théorisation de la subjectivation spécifique des classes populaires au carrefour de l'espace des possibles et des fabrications personnelles.

Quelques repères chronologiques⁴⁰

Parcours social et type de changement biographique	
Repères chronologiques	Catégorisation de l'atteinte ou du support
<p>1947 Naissance à Mende Enfance : crises conjugales entre parents, père sous influence alcoolique, père ouvrier mécanicien occupé, un des rares diésélistes de Lozère. Rarement au domicile</p>	
<p>1950/1955 Catéchisme à la demande de la mère, catholique et fille de forains. Père communiste comme le frère Gérard. Parfois des gendarmes à la maison. Vivent dans une maison de ville à Mende.</p>	

40. La présentation de la fratrie est exposée sous forme de tableaux en annexe 1. On propose aussi en annexe 2 un profil socio-psychologique de Georges afin de le rendre plus « vivant », plus familier, plus proche du sens commun occidental qui se livre dans les biographies ordinaires ou les mémoires, autrement dit dans les perceptions que l'on a de ses proches et de soi dans cet espace social individuel.

Parcours social et type de changement biographique	
Repères chronologiques	Catégorisation de l'atteinte ou du support
<p>1955 Décès de la mère.</p>	<p>Rupture voire traumatisme</p>
<p>1955/1956 18 mois de préventorium, primo affection tuberculose. Séparation douloureuse du frère Raymond. « Je voulais m'évader ». Son grand frère Gérard part faire la Guerre d'Algérie.</p>	
<p>1956/1957 Sa sœur Aline retirée de l'école pour s'occuper du père et des deux derniers. Georges et Raymond débutent leurs frasques à Mende</p>	<p>Rupture</p>
<p>1960/1964 Collège en externe puis en interne à Mende Son tuteur est son grand frère Gérard car le père est malade. Obtient son CAP au collège d'enseignement technique (CET). Quand externe : débrouillardise de leur part pour améliorer l'ordinaire : vente de poissons pêchés à des restaurants, vol de bois de chauffage. Enfants souvent livrés à eux-mêmes dans les rues. Premières expériences d'alcool. Première relation sexuelle à 14 ans avec une femme de 40 ans. Quand interne : est pris en charge par des amis de Gérard et se forme au communisme</p>	
<p>1963 Décès du père de congestion cérébrale</p>	
<p>1966 Quitte la tutelle de son frère Gérard, trop autoritaire. Vie exclusive à Mende. Perte de la maison familiale. Logé en pension dans un restaurant moyennant des truites pêchées. Une nuit à la prison de Mende suite au vol d'une voiture.</p>	<p>Rupture</p>

Parcours social et type de changement biographique	
Repères chronologiques	Catégorisation de l'atteinte ou du support
<p>1967 Petits boulots à Mende sans relation avec son CAP d'ajusteur : livreur de vin, postier, manœuvre dans le bâtiment. Son frère Raymond part au service militaire. Plongée dans l'alcool, parle de « carence affective ». Commence à claquer son argent et à faire la fête.</p>	Rupture et crise
<p>1968 Retour de son frère Raymond. Migration sur Paris avec son frère Raymond. Court hébergement chez la sœur Lisette ayant fait un beau mariage avec un petit patron. Vit en FJT et en hôtel avec son frère Raymond. Grève de Mai et début d'un vécu différent de celui de Raymond. CHU solitaire à Nicolas Flamel et premières nuits dehors. Après la grève, dort à Gonesse 4 mois dans un hôtel-restaurant de routiers.</p>	Rupture
	Crise
	Premier passage à la rue
<p>1969 Premier mariage avec Margueritte. Vie en meublé chez le beau-père. HLM obtenu avec le 1 % patronal de SKF 7 décembre : naissance du premier fils. Alcoolisation dans le bar du beau-père. Crise familiale. Renvoyé de SKF courant 1970 à cause de l'alcool. Divers CDD manutentionnaire. Première cure sans effet.</p>	Sortie de la bohème
	Crise
	Rupture Sortie de la bohème Arrêt de l'alcool
<p>1970 Premier de ses trois divorces : avec Margueritte. Vie maritale clandestine avec Margueritte. en hôtel meublé puis logement privé. Divers CDD.</p>	Rupture
<p>1971/1975 Renoue la vie à la rue à Tours et Paris dans des squats, sous les ponts, bouches de chaleur. Découverte de la vie de biffin et manche. Alcool et rupture des liens avec la famille.</p>	Second retour à la rue

Parcours social et type de changement biographique	
Repères chronologiques	Catégorisation de l'atteinte ou du support
<p>1980 Fin de la relation avec Monique 1. Mendie dans les rues de Tours pour augmenter ses consommations d'alcool. Passe quelques mois dans la rue à Tours. Fréquente quelque temps un foyer, le foyer du Prieuré à Tours. Manche à Blois par intermittence sur l'escalier Denis Papin.</p> <p>1981/1982 Vie de célibataire dans une caravane pendant un CDD en centrale nucléaire. CHRS à Blois pendant 2 CDD intérimaire. Cure alcoolique à Esquirol (3^e cure). Vit chez Bonnie, rencontrée en faisant la manche sur Paris. Se rencontrent dans un bar du V^e arrondissement. Il vit chez elle pendant 2 ans, alterne des CDD (Renault...). Avant Bonnie, il vivait en hôtel meublé grâce à un ami de l'Aveyron. Vit chez Bonnie et chez Monique 1 alternativement.</p> <p>1983 Bonnie l'expulse suite à la connaissance de sa relation avec Monique 1. Vie chez Monique 1 sans travail. Zone dans les rues sur Paris autour du 32, dans une voiture abandonnée, redescend de temps en temps à Tours.</p> <p>1984 Zone sur Tours. CHRS à Tours, arrêt de l'alcool. Reprend le travail en CDD dans l'intérim.</p> <p>1985 Entre voyages (CDD à Paris et CDD sur Tours) et hôtels meublés, consommation alcoolique. Dispose d'un studio. Rencontre diverses femmes dont Maryse 2 et 3. Lucette qui sert le café chez SKF. Est réembauché chez SKF.</p>	<p style="text-align: center;">Troisième retour à la rue</p> <p style="text-align: center;">Arrêt Sortie de la bohème</p> <p style="text-align: center;">Sortie de la bohème Quatrième retour à la rue</p> <p style="text-align: center;">Sortie de la bohème</p>

Parcours social et type de changement biographique	
Repères chronologiques	Catégorisation de l'atteinte ou du support
<p>1986 Mariage avec Monique 2 et arrêt total de l'alcool pendant presque 10 ans.</p>	Sortie
<p>1987 Naissance de Simona. Construction d'un pavillon près de Tours, à Saint-Pierre-des-Corps. Carrière chez SKF et mobilité professionnelle. Permanent syndical et actions sanitaires dans l'entreprise autour de l'alcool.</p>	Retour Carrière
<p>1994 Expulsion du logement sur décision judiciaire. Reprise de l'alcool. Petit studio pendant quelques mois pour voir Simona puis perte. Fréquente plusieurs femmes, Lucette, Maryse, des « femmes mariées ». Forte déprime : « Je quitte tout et je remonte sur Paris. »</p>	Crise et Rupture
<p>1995-1999 Retour sur Paris, zone dans la rue autour du 32, siège d'Emmaüs. Rue et Alternance de CHU et CHRS, toute la gamme des CHU parisiens, Chapsa de Nanterre, foyers caritatifs.</p>	Cinquième retour à la rue Assistanat et usure
<p>1999 Vit dans la rue, armoire à l'entrée du tunnel du Chatelet, manche. Coma éthylique 3 semaines, hospitalisation. Centre médicalisé de la Croix-rouge et de l'Armée du salut. CHU lit repos rue de l'Aude Emmaüs, reprise de l'alcool. Compagnon en Normandie à Esteville pendant un an, arrêt de l'alcool.</p>	Crise Assisté
<p>2000/2001 Retour sur Paris, CHU avec reprise de l'alcool. CHU d'Emmaüs, Secours catholique, Samu social et CHAPSA avec le RMI.</p>	

Parcours social et type de changement biographique	
Repères chronologiques	Catégorisation de l'atteinte ou du support
<p>2010 Création de l'association Marianne avec moi et Robert le syndique de la CGT. Montée en puissance dans les projets d'expertise alcoolique. Interventions dans des CHRS de la Ville de Paris. Présence systématique à la Fête de l'Huma avec le syndicaliste ami.</p> <p>2015 Concrétisation de l'expertise alcoolique dans le cadre d'un appel d'offre de l'État sur les « pairs aidant ».</p>	